

lecture cursive de la séquence théâtre (JL LAGARCE)

Étude transversale dans *Tartuffe*

6 extraits

Crises ?

- Mais lesquelles ?

Personnelle ? Familiale ?

Les deux ? Autre ?

Extrait A – acte I, scène 1

DORINE

Si...

MADAME PERNELLE

Vous êtes, mamie, une fille suivante
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente:
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS

Mais...

MADAME PERNELLE

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE

Je crois...

MADAME PERNELLE

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette:
Mais il n'est, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort,
Et vous menez sous chape, un train que je hais fort.

ELMIRE

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite en tout, est tout à fait mauvaise:
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.

Vous êtes dépensière, et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE

Mais, Madame, après tout...

MADAME PERNELLE

Pour vous, Monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère:
Mais enfin, si j'étais de mon fils son époux,
Je vous prierais bien fort, de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre :
Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

- Relances agressives de la communication par l'adresse directe, vocatif « vous » ;
- « mon fils »/ « ma sœur »/ « ma bru » besoin de préciser les relations entre les personnages (certes, une scène d'exposition mais pas seulement : signe d'un besoin de restabiliser les liens familiaux),
- distribution des rôles autour de madame Pernelle = mauvaise mise en scène d la pièce, se dessine l'image d'une vie de famille comme d'une comédie à jouer.

Extrait B - I, 4

DORINE

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros, et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put au souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

La nuit se passa tout entière,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre, au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud, il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

À la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Il reprit courage comme il faut ;
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame,
But à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

- Le signe de la **crise familiale** et du dysfonctionnement relationnel : la situation de dialogue de sourds, matérialisée par la double répétition « le pauvre homme ! »/ « Et

Tartuffe ? » par Orgon, littéralement hors -sujet (plus inquiet pour le parasite et imposteur que pour sa loyale épouse).

- Autre signe d'une crise familiale, la place que prend l'intrus, y compris dans le discours, signale un déséquilibre flagrant de la vie domestique : Tartuffe a droit à plusieurs désignations, allant de la dénomination (« Tartuffe ») à la périphrase (« le pauvre homme ») en passant par les pronoms (huit pronoms personnels pour Tartuffe, cinq seulement pour Elmire).

Extrait C - ACTE II, scène 1

ORGON

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE

Qui, moi?

ORGON

Vous. Voyez bien comme vous répondez.

MARIANE

Hélas! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

ORGON

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Eh?

(Mariane se recule avec surprise.)

MARIANE

Eh?

ORGON

Qu'est-ce?

MARIANE

Plaît-il?

ORGON

Quoi?

MARIANE

Me suis-je méprise?

ORGON

Comment?

MARIANE

Qui voulez-vous, mon père, que je dise,
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON
Tartuffe.

MARIANE
Il n'en est rien, mon père, je vous jure:

ORGON
Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous, que je l'aie arrêté.

MARIANE
Quoi! vous voulez, mon père...

ORGON
Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela;
Et comme sur vos vœux je...

- La **crise familiale** se manifeste par la place, pesante, que prennent des liens censément consentis et heureux : Orgon reprend le terme « époux » mais aussi celui de « fille » (première et dernière réplique d'Orgon de l'extrait).
- La crispation de l'échange (qui va mener père et fille au bord de la rupture de communication) dans la mise en œuvre d'une parole morcelée, en stichomythie. La fragmentation de la parole traduisant l'émiettement des relations familiales, autant qu'elle précipite le rythme du dialogue, chaque réplique se réduisant à un mot.
- A « cœur » et « doux » , relevant du lexique sentimental, avancés par Mariane, Orgon répond par les verbes « résoudre » et « arrêter », qui donnent à la vie familiale une tonalité contractuelle pour ne pas dire administrative et injonctive. Tout ce dialogue relève ainsi d'un malentendu : père et fille ne parlant pas du tout de la même chose. Ils divergent évidemment quant au choix du mari, mais aussi sur la vision du monde : affective pour la fille, contraignante chez le père. La crise familiale fait ici basculer, par le malentendu, la scène du comique au tragique. Elle esquisse, elle ébauche le passage à une atmosphère plus grave et ouvre les perspectives de la pièce qui sort de la simple farce. C'est le passage d'un quiproquo comique à une méprise fatale.

Extrait D - III,5

Je sais bien quel motif, à l'attaquer, t'oblige.
Vous le haïssez tous, et je vois aujourd'hui,
Femme, enfants, et valets, déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage:
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;

Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS

À recevoir sa main, on pense l'obliger?

ORGON

Oui, traître ; et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, et vous ferai connaître,
Qu'il faut qu'on m'obéisse, et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS

Qui, moi? de ce coquin, qui par ses impostures...

ORGON

Ah! tu résistes, gueux, et lui dis des injures?
Un bâton, un bâton. (*A Tartuffe.*) Ne me retenez pas.
(*À son fils.*)
Sus, que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir, on n'ait jamais l'audace.

DAMIS

Oui, je sortirai, mais...

ORGON

Vite, quittons la place.
Je te prive, pendarde, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

- On note deux niveaux de lecture dans cet extrait. D'abord un niveau comique, intensifié par les didascalies attestant de l'aspect très physique et gestuel de la scène (coups de bâtons typiques de la farce.)
- Au-delà de cette première lecture, on est surtout frappé par la façon dont Orgon au milieu de la pièce s'est déjà coupé de toute sa famille. C'est en fait un homme très isolé, comme le prouve l'énonciation : au « je » (« Je sais bien », « je vais », « j'en veux ») qui se donne les apparences d'une parole d'autorité (il lance des impératifs, « ne me retenez pas » ou menace – ainsi se propose-t-il de donner en coups ce qu'il ôtera de deniers-), s'opposent des pluriels (« enfants », « valets ») et des collectifs (« toute ma famille »). Le schéma du *seul contre tous* ici n'a rien d'héroïque ; au contraire, il est presque tragique, dans la mesure où l'emploi du « on » montre qu'Orgon rejette tous les siens dans un seul et même anonymat informe. Le pronom indéfini neutre appliqué à la chair de sa chair est plus qu'un déclassement ou une relégation, c'est un contresens fondamental ainsi qu'une véritable scission. En se privant des siens, le vieil Orgon travaille, sans le comprendre, à son propre isolement. MOLIERE nous aide ici à comprendre que plus encore que son argent ou ses biens, Orgon perd sa famille, et en somme, sa propre vie. La **crise familiale** a bien débouché sur une **crise personnelle** par la dépersonnalisation.

Extrait E - MARIANNE à son père ORGON (IV, 3)

MARIANE, à *genoux*.

Mon père, au nom du Ciel, qui connaît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous dois:
Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si contre un doux espoir que j'avais pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer;
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant, sur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON, *se sentant attendrir*.

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

MARIANE

Vos tendresses pour lui, ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien ;
Et si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne.
Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

- Mariane se lance dans une argumentation subtile auprès de son père ; le rappeler à ses devoirs de père aimant sans le faire renoncer au rôle de père autoritaire, qu'il aime jouer. Elle alterne, non sans sens de la stratégie, deux champs lexicaux difficilement compatibles : « douleur », « cœur », « émouvoir » formant d'un côté celui du sentiment, et de l'autre, « naissance » obéissance », « loi », « pouvoir ». Elle espère infléchir son père, qui s'est entiché d'un faux dévot, par la référence récurrente au Ciel donc à Dieu. La **crise familiale** en plein acte médian, l'acte III, prend des allures de duel au sommet père/fille, entre deux générations mais aussi entre deux systèmes de valeurs.
- Orgon trahit, en une réplique, toutes les dimensions qui s'entrechoquent, consacrant par là la **crise personnelle** : il s'exhorte lui-même à la première personne du pluriel, renvoie à lui-même le défaut de « faiblesse », la caractérisation d'homme (« humaine ») et surtout, sa part sentimentale par la métonymie « cœur ». Il est en lui-même écartelé entre le père aimant, le chrétien conscient de sa place par rapport au divin, et l'homme (viril) soucieux d'exercer sa force patriarcale.

Extrait F- Acte IV, Scène 7

ORGON, *en l'arrêtant.*

Tout doux, vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah, ah, l'homme de bien, vous m'en voulez donner!
Comme aux tentations s'abandonne votre âme!
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme!
J'ai douté fort longtemps, que ce fût tout de bon,
Et je croyais toujours qu'on changerait de ton:
Mais c'est assez avant pousser le témoignage,
Je m'y tiens, et n'en veux pour moi pas davantage.

[...]

TARTUFFE

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître.
La maison m'appartient, je le ferai connaître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense, en me faisant injure;
Que j'ai de quoi confondre, et punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

- A ce stade, l'imposteur est démasqué. Cependant, même si Orgon a ouvert les yeux, déloger le parasite et récupérer biens et proches n'est pas si aisé. Tartuffe qui s'est si bien impatronisé est bel et bien le patron. Comment le chef de famille Orgon peut-il redevenir le maître en sa propre maison ? Voilà l'enjeu qui tient une seule scène. Dans la tirade d'Orgon, les premiers verbes, dont Tartuffe, son interlocuteur, est le sujet (deuxième personne du singulier) sont relayés par ceux où c'est Orgon qui reprend la main, se rendant sujet des derniers verbes : « j'ai douté », « je m'y tiens et n'en veux ».
- Puisque l'enjeu est un enjeu de présence dans la maison, de statut et d'existence (de capacité à exister), Tartuffe réplique en mettant à distance Orgon ; d'abord « vous » puis « on » et enfin vague désignation de tout ce qui compose la maisonnée par le démonstratif pluriel « ceux ». Orgon est en effet censé être noyé dans les déictiques à vocation de substituts : « ceux », « ici ». Tandis qu'Orgon pense jouer sa place de chef de famille, Tartuffe frappe encore plus fort en lui répond sur un plan encore plus général qui rend bien compte de son entreprise de prédation : il s'agit où d'exister ou de disparaître (du discours comme des maisons).

lecture cursive de la séquence théâtre (JL LAGARCE)

Étude transversale dans *Tartuffe* : 6 extraits (synthèse finale)

- I, 1 (madame Pernelle)
- I, 4 (« -Et Tartuffe ? [...] Le pauvre homme ! »)
- II, 1 (Orgon, Mariane)
- III, 5 (Orgon, Damis) « Vous le haïssez tous... »
- IV, 3 (Mariane à Orgon)
- IV, 7 (Orgon vs Tartuffe)

Le binôme « **crise familiale, crise personnelle** » prend diverses formes. On assiste à l'**altération** des relations et à une **crispation** des **échanges** (relances par des apostrophes sèches, **modification de la parole théâtrale** se résumant à de la **stichomythie** parfois...).

Elle déplace et **fragilise les bornes entre comique et tragique**, par exemple Orgon dont le leitmotiv en I, 1 sert le **registre comique** (de répétition) mais dont le comique de situation (il se méprend sur les enjeux en se souciant plus de Tartuffe que de sa femme) a quelque d'inquiétant ; la crise est alors une **crise dramatique** et au-delà, une **crise morale** si le bien, le mal, la décence, le bonheur, bref toutes les **valeurs** et tous les **statuts** (qui est qui pour qui dans une maison) ont des frontières d'un coup à ce point re-négociables.

L'intrus s'insinue dans la maison comme dans les discours : plus qu'une crise familiale c'est une **crise relationnelle et identitaire** : quelqu'un comme Orgon est-il encore maître chez lui ? Existe-t-il (en III, 5 déjà où le pronom neutre prenait trop de place, et jusque dans la dernière confrontation, en IV, 7) entre le parasite et l'hébergeur, Orgon a **du mal à exister**.

La crise familiale conduit à une **crise de la communication** : père et fille certes n'ont pas les mêmes projets mais ne parlent pas la même langue, Mariane parlant celle du cœur et Orgon celle de la contrainte et des devoirs (IV, 3). La **crise dramatique** est celle de la vocation-même du **théâtre** : à quoi sert de parler si c'est pour ne plus se comprendre ? En cela, le *Tartuffe* a quelque chose d'**ironique** et déjà, d'**absurde** (ce dont IONESCO et BECKETTE feront quelque chose), puisque c'est par le langage que nous comprenons que nous ne pouvons plus nous comprendre.